

Dès la troisième ou quatrième année d'étude, l'élève doit exécuter lui-même le susdit dessin. Plusieurs de nos couvents ont cette méthode, mais elle est peu répandue dans nos écoles élémentaires.

C'est grâce au zèle et aux instances de M. l'abbé Bruchési que plusieurs se sont décidés à exposer leurs travaux.

En voilà long sur cette exposition. Le lecteur sans doute nous le pardonnera, vu l'importance de la matière.

Ajoutons cependant que le premier résultat de cette exposition sera de faire tomber bien des préjugés. M. Joncas, de l'*Evénement*, avoue déjà qu'elle fait tomber chez lui certains préjugés.

NE NOUS DÉFIGURONS PAS

Il s'agit de langage.

Corrigeons-nous, c'est très bien ; mais, n'allons pas nous défigurer.

C'est avec plaisir que nous reproduisons ce que M. Arceau, écrivait à ce sujet dans le *Canada* de 1886 :

Pour ma part je crois que les écrivains canadiens doivent suivre, autant qu'ils le peuvent, les progrès de la langue française ; mais je demande grâce, en faveur de nos habitants, pour les vieux mots et les anciennes façons de parler d'où notre langage tire ce cachet d'antiquité qui plaît tant aux Français instruits qui nous visitent.

Au reste il ne faut jamais se hâter de passer condamnation sur un mot, une locution, ou une tournure de phrase qui paraissent vicieux au premier abord. Eussent-ils une physionomie tout à fait britannique, s'ils sont d'un usage à peu près général dans le pays, s'ils ne sont pas en contradiction flagrante avec le génie de la langue française, il y a cent contre un à parier qu'ils appartiennent au vieux français auquel l'expression anglaise équivalente a été empruntée.

C'est cela, gardons notre physionomie, dans ce qu'elle a de bien fondé. Nous perdriions au change. Ainsi, ne craignons pas de dire, comme par le passé : *piastre*, *messire*, etc.